



Review: [untitled]

Author(s): Jean-Louis Hippolyte

Reviewed work(s):

Autoportrait (à l'étranger) by Jean-Philippe Toussaint

Source: *The French Review*, Vol. 74, No. 6, Special Issue on Pedagogy (May, 2001), pp. 1287-1288

Published by: American Association of Teachers of French

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/399889>

Accessed: 18/12/2009 15:43

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=french>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



American Association of Teachers of French is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*.

<http://www.jstor.org>

avec un sadisme irrésistible. Le schéma triangulaire montrant une femme qui délaisse la figure paternelle de l'amoureux conciliant pour un artiste insondable qui l'use et la méprise n'a rien de très original en soi. Cependant, la crise amoureuse d'Anielka donne au narrateur l'occasion d'explorer un univers plus intime où les relations humaines se révèlent dans leur complexité, avec leur dose de mascarade et de questionnements plus ou moins humbles, qui renvoient tous à différentes illusions que le désir instaure ou entretient. Ce qui donne, tout au long du texte, de très belles phrases sur les jeux douloureux de l'amour, comme celle-ci: "Susciter un désir que l'on apaise seul; faire naître la question dont on est la réponse; créer le besoin dont on est l'assouvissement; rendre sensible par sa seule irruption le manque dont souffrait une vie: voilà ce qu'est rendre quelqu'un amoureux. Se retirer ensuite, c'est ouvrir le vide devant l'élan de l'autre, c'est le mettre à vide" (132).

Entre Anielka et ses deux amants, et tout aussi présent qu'eux dans le roman, rôde un troisième homme, un narrateur-personnage qui tente de recomposer leur histoire à partir de ce que lui en raconte la jeune femme. Ainsi le roman se veut-il aussi et surtout une exploration des ressorts de la représentation: d'un côté le narrateur s'efforce de trouver un fil conducteur aux "tribulations d'une fille un peu paumée" (166) dans la vie et la ville, et de l'autre, il compte sur ses personnages pour le sauver de ses propres incohérences. Si comprendre Anielka est l'intention première du récit, comprendre le monde et les paradoxes que le narrateur partage avec elle dans le "sémiotexte" public et privé devient un des espoirs du roman. La relation du narrateur avec Anielka, dont la voyelle initiale pose un problème au narrateur pour des raisons d'euphonie—"Anielka est un prénom difficile à utiliser dans un récit. Par exemple, il est impossible de le faire précéder de la conjonction 'que'" (29)—est finalement à comprendre comme une histoire d'amour entre l'écrivain et la réalité.

Grand Prix du roman 1999, *Anielka* démontre que l'écriture demeure un geste d'approche, et comment, même dans le village global des années quatre-vingt-dix, femme et "réel" s'assimilent chez l'écrivain, dans une même impuissance à les appréhender totalement, de sorte que la seule histoire possible se résume à cette tentative.

University of Pennsylvania

Lydie Moudileno

TOUSSAINT, JEAN-PHILIPPE. *Autoportrait (à l'étranger)*. Paris: Minuit, 2000. ISBN: 2-7073-1699-7. Pp. 128. 65 F.

La parenthèse du titre du roman de Toussaint place d'emblée le texte dans l'ailleurs. Cet ailleurs est délimité par la mort, dernière étape obligée de tout voyage, ou du sexe, la mort de soi en l'autre: "je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort—ou du sexe (éventualités hautement improbables évidemment, mais néanmoins jamais tout à fait à exclure)" (7). En deçà de ces étapes butoirs, le narrateur itinérant de *L'Autoportrait* nous peint d'un œil impassible l'image d'un monde d'autant plus étrange qu'il semble universellement ordinaire, de Hong-Kong à Kyoto, en passant par Berlin, Prague, le Cap Corse, Nara (Japon), Hanoi et Tunis. Si le narrateur ne sait plus où il est ni où il va, c'est en partie parce que le monde semble n'être plus qu'un village global, vaguement ennuyeux donc comme tous les villages, quelles que soit la partie du village que l'on visite.

Ainsi "[o]n arrive à Tokyo comme à Bastia" (9); on prend rendez-vous dans une boîte sud-américaine de Ropongi; on danse la salsa et le mambo-mambo à Hong-Kong; on parle espagnol avec une Japonaise en villégiature au Cap Corse; on a peu l'occasion d'améliorer son allemand à Kyoto; on rencontre à Nara une effeuilleuse au "perpétuel sourire avenant de speakerine américaine d'origine asiatique" (76); on participe à Hanoi à une conférence tenue dans un triste bâtiment qui aurait pu se trouver à Berlin-Est, on y fait un repas "vaguement lituanien" (92) en écoutant Jane Birkin pousser la chansonnette d'amour devant des officiels semi-grabataires; et l'on se rend finalement compte que s'il n'y a rien à voir à Carthage (Tunisie), il n'y a rien à voir à Elsinør (Danemark) non plus. Le lecteur l'aura compris, le monde de *L'Autoportrait* est à l'image de son narrateur, en souffrance (au propre comme au figuré), et n'existe qu'en "perpétuel déséquilibre" (85), tout en se dirigeant à pas mesurés vers la mort. Chacune des onze vignettes qui constituent le texte enchaîne vers la suivante, selon un procédé de glissando commun au reste de l'œuvre de Toussaint, constituant un courant "inépuisable, dynamique, perpétuellement en mouvement [...], et c'est éprouver intensément le sentiment de vivre", nous assure le narrateur, "que de se laisser glisser dans son cours et de s'y fondre" (85).

Ainsi, lieux et identités apparaissent au lecteur comme en perpétuel décalage, voire en vagabondage, comme cet Hans Joachim von R.—double de papier du poète baladeur Ludwig Joachim Arnim dit Adrim von Arnim—que le narrateur et un ami tentent de rencontrer sans succès à Nara. Seule l'écriture permet alors de constituer des points d'ancrage, de résister par là même aux assauts du temps, et "de marquer des repères dans l'immatérialité de son cours, des incisions, des égratignures" (120). Propos apparemment modeste et résolument mélancolique que celui du narrateur, pris entre érections discrètes et relâchements de sphincter, eux-mêmes manifestations minimales du plaisir et de l'épuisement. Peut-être finalement celui-ci suggère-t-il au lecteur qu'on ne remporte jamais la partie qu'en restant sur place, en opposant une résistance maximale au temps et à l'espace, à l'image du joueur de pétanque qui gagne la compétition en réalisant un carreau, sur place, justement (44).

Kansas State University

Jean-Louis Hippolyte

VIGOURT, CATHERINE. *La Maison de l'Américain*. Paris: Plon, 2000. ISBN: 2-259-19238-6. Pp. 175. 98 F.

According to the blurb put out by Plon for Vigourt's fourth novel, Fabrice and Louise should not have met. The fact that they do, however, makes this a more than satisfactory, extremely well-written story of how chance meetings can radically alter multiple destinies. Vigourt breathes life into and gives a new twist to the old theme of "le triangle d'amour." Her use of poetic language, her near personification of the haunting canal—place of rendez-vous and catharsis for the protagonists—her choice of "la maison de l'Américain" as a metaphor for the crumbling marriage of Fabrice and Camille, and her paralleling the dénouement of the story of Fabrice and Louise with the history of the canal, create a beautiful tale of passion and forgiveness.

When we first meet Louise, she is still intensely mourning the death, some three years earlier, of her ten-year-old son Martin, who lost his footing by the canal not